

Auteur : MALEFIC

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Henri est parti il y a deux jours, à l'aube. Le bruit court qu'une victoire sur les Bleus est encore possible. Il ne tient qu'à nous de consolider nos acquis et de relancer les assauts... Comme avant chaque offensive, je suis morte d'inquiétude. Mon promis n'a que vingt-et-un ans, et il a déjà sous ses ordres une armée de Vendéens ... Je sais que c'est un brillant combattant, mais il manque encore d'expérience et de tactique. Fort heureusement, il ne sera pas seul, je sais que d'autres chefs seront là pour l'épauler.

« Pardon mademoiselle Marie, pourriez-vous m'aider ? »

Plongée dans mes réflexions, je n'avais pas entendu venir Annette, la fille de la cuisinière. Elle est chargée de deux paniers et d'une pile de linge, et manque de trébucher à chaque pas sur le sol inégal.

« Bien sûr Annette, attends, je vais te décharger un peu. »

Je lui prends sa pile de linge et je la suis jusqu'à l'office. C'est dans cette petite pièce qu'on s'occupe des blessés qui nous arrivent parfois et qu'on prépare les provisions et les uniformes des armées. Aujourd'hui, il y a peu de monde : trois hommes guéris sont repartis ce matin et seul un jeune tambour est resté encore, fatigué par les soins intensifs dont nous l'avons entouré. Il est arrivé ici avec un éclat de balle dans le bras gauche, et nous avons mis plusieurs heures à l'extraire. Son bras n'est pas encore tout à fait prêt à retourner vaincre les Bleus. En m'apercevant, il sourit :

« Bonjour, madame de la Rochejaquelein ! Comment cela va-t-il ?

- Tu te moques, André, lui dis-je. Tu sais bien que nous ne sommes pas mariés, et que la cérémonie est toujours reportée...

- Ne vous inquiétez pas mademoiselle. La guerre ne durera plus longtemps maintenant. Henri et vous deviendrez bientôt les plus beaux mariés du pays ! »

Je rougis du compliment. C'est vrai qu'il est particulièrement beau, mon Henri, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus...

« Trêve de bavardages, André. Je souhaite me rendre à Clisson, peut-être auront-ils de nouvelles informations là-bas. Veux-tu m'accompagner ? Le grand air te fera du bien.

- Avec plaisir mademoiselle !

- Très bien, mais je te préviens, tu vas devoir monter en amazone car il ne reste que des haquenées ici.

- Je m'en accommoderai fort bien ! »

En effet, le bougre ne s'en sort pas trop mal. Les quelques lieues qui nous séparent de Clisson sont vite parcourus et nous pouvons enfin faire souffler les chevaux. Une fois André parti mener Jouvencelle et Icare à l'abreuvoir, je pars à la recherche d'Aurore, la maîtresse de maison. Comme moi, elle doit gérer seule son domaine. Son mari, le marquis de Lescure, est mort au mois d'octobre. Je la trouve dans son cabinet, occupée à écrire une lettre. Venant d'une famille de haute noblesse, elle a appris à lire en même temps que son frère et c'est donc à elle que sont adressées toutes les nouvelles des armées.

« Bonjour Aurore ! Quelles nouvelles ?

- Ah, Marie ! Comment vas-tu ?

- Bien, et mes gens aussi. Alors, as-tu eu des nouvelles ?

- Très peu, l'hiver est rude et la Virée de Galerne est terminée. Des milliers de personnes, femmes, vieillards et enfants, ont été massacrés par les républicains. Charette a perdu Noirmoutier et D'Elbée est mort. Cependant, tu sais que Stofflet et ton mari sont partis combattre à Nuaille. Ils ont bon espoir de prendre la ville et de mettre ainsi une grande claque à ces chiens de Bleus ! »

A ce moment-là, je commence à reprendre espoir. Tout n'est peut-être pas perdu... Alors que je discute avec Aurore, André surgit en trombe dans le cabinet. Un messenger est arrivé de Nuaille avec une lettre pour nous. Nous descendons précipitamment l'escalier et nous nous ruons vers les écuries. Le messenger est couché dans la paille, il saigne à la tête. Il nous tend la lettre et s'effondre, inconscient. Pendant qu'Aurore donne des ordres pour le faire soigner, j'examine la missive. Il me semble reconnaître l'écriture et le sceau de Stofflet. Impossible d'attendre, je l'ouvre. Bien que ne sachant pas lire, je déchiffre plusieurs fois le nom de la Rochejaquelein, que j'ai si souvent vu gravé sur les armoiries du château. Tout ceci m'inquiète et je tends la lettre à Aurore. Elle la parcourt lentement. Au fur et à mesure de sa lecture, son visage pâlit. Elle me jette un coup d'œil inquiet et finit de lire. Aurore est blanche comme neige, elle tremble et me regarde fixement.

« Que se passe-t-il ? Réponds Aurore ! Quelque chose de grave est arrivé ? Ils ont perdu la bataille ?

- C'est pire que ça Marie, me répond-elle d'une voix éteinte. Henri de la Rochejaquelein est mort ce matin, d'une balle dans la tête. »

La phrase m'atteint comme un boulet de canon. Ce n'est pas possible. Je me précipite à l'office où on a installé le messenger. Il a repris conscience. Lorsque je lui demande si Henri est réellement mort, il acquiesce, sans un mot. Révoltée, je me réfugie dans les écuries. J'y retrouve André, à qui j'annonce l'effroyable nouvelle. Il me serre dans

ses bras, doucement. Soudain, je me dégage. Je sais ce qu'il faut que je fasse. Je resterai fidèle à mon promis jusqu'à ma mort.

Je détache ma jument et je lui ôte sa selle d'amazone. Puis je lui mets une selle de chasse à courre, une selle d'homme. Je file ensuite au logis, où je demande des vêtements d'homme au palefrenier. Le garçon, éberlué, m'indique l'armoire d'un geste de la main. J'enlève ma robe et mon jupon et je revêts à la place un pantalon, une chemise, des guêtres et un chapeau. Ensuite, je me dirige à nouveau vers les écuries. A ma grande surprise, je vois André, qui a aussi changé la selle de son cheval et qui m'attend, droit sur sa monture.

« Que fais-tu ?

- Je viens avec vous mademoiselle. J'ai lu vos intentions dans vos yeux. Vous avez pris soin de moi, alors je prendrai soin de vous. »

Je le remercie d'un sourire et je grimpe sur ma jument. Puis, nous partons au galop vers Nuaillé. Je n'avais jamais monté avec une selle d'homme, aussi les trois premières lieues sont-elles un peu difficiles. Cependant, je m'y habitue et je pousse ma jument. Nous galopons sans relâche jusqu'à la ville, sans croiser personne. Les Colonnes Infernales ne sont pas encore passées ici mais les gens ont fui ou sont morts durant la Virée de Galerne.

Nous arrivons à Nuaillé dans l'après-midi. Il est environ cinq heures du soir lorsque nous apercevons le campement de Stofflet. Nous nous approchons prudemment. Rien ne bouge dans les bosquets. Nous rejoignons le camp sans problème. André confie nos chevaux à un paysan puis nous allons voir le général. Il se repose dans sa tente où nous entrons.

« Qui êtes-vous ? Nous demande-t-il. Que faites-vous ici ?

- Bonjour monsieur, répond André. Voici mademoiselle Marie de la Gaubretière, promise à Henri de la Rochejaquelein. Moi, je suis André Fonteneau, tambour dans l'armée de Charette. Nous sommes venus vous demander une faveur.

- Quelle est-elle ? Parlez, nous n'avons pas toute la journée !

- Je devais me marier avec Henri le mois prochain. Maintenant qu'il est mort, j'aimerais voir son corps et conduire une attaque en son nom.

- Cela fait deux faveurs il me semble. De toute façon, je ne peux accepter. Vous pouvez voir son corps, certes, mais il n'est ni décent ni prudent qu'une demoiselle mène une bataille.

- J'ai déjà assisté à des batailles, monsieur, et je sais comment on conduit des hommes. Rappelez-vous que la guerre s'est autrefois déroulée sur les terres de mon père et que j'y ai pris part à son insu.

- Peu m'importent vos exploits. Allez vous recueillir si vous le désirez et partez. »

Nous sortons de la tente, amers. Un soldat m'indique où repose le corps d'Henri. Je m'y rends, seule, sans un mot. André, comprenant mon désir de solitude, est resté à l'extérieur discuter avec les troupes. J'entre doucement dans la tente. Mon promis repose sur une table, son écharpe blanche nouée au côté et son pistolet attaché à sa ceinture par un mouchoir rouge de Cholet. Il semble calme, presque serein, dans une expression que je ne lui connaissais pas. Ses paupières sont closes et ses cheveux tombent en cascade autour de son visage. Je me recueille un instant. Mes larmes coulent silencieusement et tombent de mes joues pour aller ruisseler sur les siennes. Je récite une prière et sa devise, que j'ai entendue si souvent :

« Si j'avance, suivez-moi,
Si je recule, tuez-moi
Si je meurs, vengez-moi »

Je sors, toujours en silence. J'aperçois André qui me fait signe. Nous nous installons un peu à l'écart.

« Vous voulez toujours mener une charge mademoiselle ?

- Oui, bien sûr.

- J'ai discuté avec les hommes de Stofflet. Ils le craignent plus qu'ils ne l'apprécient et seraient ravis d'échapper juste une fois à son despotisme. Si vous partez à la charge demain, ils vous suivront.

- Merci André »

Le lendemain matin, je me lève avec le soleil. Je revêt mes habits d'homme et l'écharpe blanche d'Henri. Le camp s'active en silence. J'harnache ma jument. Les hommes ont compris et se rassemblent derrière moi. Je monte en selle et je pars au galop dans le soleil levant. En face, un millier de Bleus nous attend. J'entends Stofflet qui vocifère derrière nous. Peu importe, c'est moi que les hommes suivent. J'avance toujours plus vite, loin devant les soldats. Le roulement des canons qui se mettent en place me parvient. J'ai juste le temps de crier une dernière fois « SI JE MEURS, VENGEZ-MOI ! » et je m'écroule, atteinte d'une balle dans la tête.

La guerre finit quelques mois plus tard. Turreau écrira : « Il n'y a plus de Vendée ; je viens de l'enterrer dans les marais et dans les bois de Savenay. J'ai écrasé les enfants sous les pieds des chevaux et massacré les femmes. Je n'ai pas un prisonnier à me reprocher. J'ai tout exterminé ! » Il ne mentionnera pas le corps de la femme trouvé sur la champ de bataille à Nuaillé, morte d'une balle.

Cet ebook de 18eme_Siecle est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)